

anna gavalda
la vie
en
mieux



le dilettante

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Billie, 2013.

L'Échappée belle, 2009.

La Consolante, 2008.

Ensemble, c'est tout, 2004.

Je l'aimais, 2002.

Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part, 1999.

JEUNESSE

35 kilos d'espoir, Bayard, 2002.

Anna Gavalda

La Vie en mieux
deux histoires

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

Photo de George Reszeter / Biosphoto

© le dilettante, 2014

ISBN 978-2-84263-798-9

à Marianne

Mathilde

premier acte

1.

C'est un café près de l'Arc de triomphe. Je suis presque toujours assise à la même place. Dans le fond, à gauche derrière le bar. Je ne lis pas, je ne bouge pas, je n'interroge pas mon portable, j'attends quelqu'un.

J'attends quelqu'un qui ne viendra pas et comme je m'ennuie, je regarde la nuit tomber sur L'Escale de l'Étoile.

Derniers collègues, derniers verres, dernières blagues usées, mer étale pendant près d'une heure et Paris s'étire enfin : les taxis rôdent, de grandes filles sortent du bois, le patron tamise et les garçons rajeunissent. Ils déposent une petite bougie sur chaque table – une fausse, qui vacille mais ne coule pas –, et me pressent discrètement : il faut boire encore ou laisser sa place.

Je bois encore.

C'est la septième fois en plus des deux premières que je viens dans ce marigot m'abreuver

entre chiens et loups. Je suis précise car j'ai conservé toutes les additions. Au début, j'ai dû imaginer que c'était en souvenir, par habitude ou par fétichisme, mais aujourd'hui?

Aujourd'hui, je reconnais que c'est pour me retenir à quelque chose quand je plonge la main dans la poche de mon manteau.

Si ces bouts de papier existent, c'est bien la preuve que... que quoi, d'ailleurs?

Que rien.

Que la vie est chère, près du Soldat inconnu.

2.

Une heure du matin. Encore chou blanc. Je rentre chez moi.

J'habite près du cimetière de Montmartre. Je n'ai jamais autant marché de ma vie. J'avais un vélo – dit Jeannot –, mais je l'ai perdu l'autre jour. Je ne sais plus exactement quand. Après une fête chez des gens que je ne connaissais pas et qui vivaient, je crois, du côté de la gare Saint-Lazare.

Un jeune homme m'avait raccompagnée jusque chez lui. À son bras, j'étais gaie, mais dans son lit je ne l'étais plus. La caisse du chat, les motifs de sa couette, l'affiche de *Fight Club* au-dessus du lit Ikea, je... je ne pouvais pas.

Je tenais l'alcool mieux que prévu.

C'était la première fois que cela m'arrivait, de botter ainsi en touche en dégrisant d'un coup, et je m'en trouvais fort marrie. J'aurais bien aimé pourtant. Oui, j'aurais bien aimé partir un peu. J'aimais ça. Et puis il y avait pire que Brad Pitt

et Edward Norton pour tenir la chandelle. Mais voilà, mon corps m'avait trahie.

Comment était-ce possible ?

Mon corps.

Si gentil...

J'aurais refusé de l'admettre à ce moment-là, mais ce soir, après ces kilomètres de marches solitaires, et ce vide, et ce rien, et ce manque, et ce manque de tout, partout, tout le temps, je m'incline : c'était lui.

C'était lui le parasite et son travail de sape se manifestait pour la première fois entre ces draps hideux.

Dénudée, déçue, le dos au mur, j'en étais là de ma perplexité quand j'ai entendu une voix pâteuse me rassurer :

- Hé... Tu peux rester quand même, hein...

Si j'avais eu une carabine sous la main, j'aurais visé la tête.

À cause de ce « quand même », de ce mépris, de cette faveur concédée *in fine* à la conne qui ne l'avait pas sucé.

Bang.

J'en tremblais. Dans les escaliers, dans la rue et en cherchant mon vélo au pied des lampadaires. J'en tremblais de rage. Jamais je ne m'étais mise dans un état pareil.

J'avais en bouche un goût de gerbe et je crachais par terre pour m'en défaire.

Comme je suis incapable de rouler un mollard digne de ce nom, c'est sur moi que je bavais, sur ma manche et mon joli foulard, et c'était très bien ainsi car comment expliquer tant de haine autrement?

Je vivais ce que je méritais et je vivais... *quand même.*

3.

Je m'appelle Mathilde Salmon. J'ai vingt-quatre ans. Officiellement je suis encore étudiante en Histoire de l'Art (la belle invention), mais dans la vraie vie, je travaille pour mon beau-frère. Le riche, le beau, le cool. Celui qui se frotte tout le temps le bout du nez et qui ne porte jamais de cravate. Il dirige une grosse agence de création digitale au service du design, du branding et du développement pour le Web (je décrypte : si vous avez de la came et que vous voulez l'écouler sur le Net, c'est lui qui vous codera une belle vitrine et un parcours fléché jusqu'à des bornes de paiement) (sécurisées) et m'a débauchée l'année dernière.

Il avait besoin de mercenaires, moi d'argent de poche, c'était le soir de mon anniversaire et nous avons topé en trinquant. Comme contrat de travail, il y a pire.

En tant qu'étudiante, je bénéficie de nombreuses réductions pour aller au cinéma, dans les musées, les salles de sport et les restaurants

universitaires, mais comme je passe le plus clair de mon temps devant un écran, que je deviens idiot, et que je gagne beaucoup trop bien ma vie pour retourner à la cantine, je ne profite plus de grand-chose.

Je travaille chez moi à mon rythme et au noir, j'ai mille noms, mille adresses, mille pseudos et autant d'avatars et je rédige des commentaires bidon à longueur de journée.

Pensez au poinçonneur des Lilas, c'est exactement le même topo. J'en ponds tellement que je pourrais vous les chanter :

J'fais des com', des p'tits com', encore des p'tits com',

Des com' d'seconde cla-a-ss-eu,

Des com' d'première cla-a-asse...

On me transmet des listes de sites à n'en plus finir suivies de la mention « à pourrir » ou « *praise only* » (quand c'est chic, c'est toujours en anglais dans le digital), histoire de fragiliser puis de rabattre d'éventuels clients avant de leur offrir, mais seulement après qu'ils ont assez casqué, des avis positifs plein les forums de discussion et le meilleur référencement possible sur Google.

Exemple : La société superyoyo.com fabrique et commercialise des super yoyos, mais vu que son site est super ringard (voir, pour s'en convaincre, tous les commentaires désobligeants

laissés, lâchés, dropés, partagés, bloqués, catchés, spotés, tweetés, pokés, tagués, requestés, boardés, dislikés, délolisés ou tchatés ici et là par Micheline T. (bibi), Jeannotdu41 (moi), Choubi_angel (ma pomme), Helmutvonmunchen (Ich) ou NYUbohemiangirls (me and myself)), eh bien, c'est la super angoisse à Yoyoland. À la fin, monsieur et madame Yoyo qui ont été informés des prouesses de mon beau-frère via un strata-gème aussi tordu qu'ingénieux (mais trop long à expliquer ici) (et tout cela n'a aucun intérêt) craquent et viennent le supplier : il leur faut absolument un nouveau site tout neuf. Mais si! C'est une question de vie ou de mort pour l'entreprise! Lui, grand seigneur, finit par accepter de les aider et trois semaines plus tard, ô miracle, quand tu tapes « yo » ou « yoy » sur ton clavier, t'es déjà rendu à Yoyoland (pas encore pour « y » tout seul, mais on y bosse comme des malades) et re-ô, et re-miracle, bibi en commande dix de chaque pour ses six petits-enfants, moi exulte et assure qu'il va en parler sur tous les spots de super yoyos du monde, ma pomme dit que c tro tro kool –!!!, Ich foudrait infos für defenir Yoyo Sektor Refendeur and me and myself are sooooo excited *coz yoyos are sooooo french.*

Voilà, c'est tout : je commente. Et mon beau-frère, depuis son immense appartement

du XVI^e arrondissement, cherche à se diversifier encore.

C'est un faux bon plan, je le sais. Je serais plus inspirée de finir (commencer) mon mémoire de master « De la reine Wilhelmine des Pays-Bas à Paul Jouanny, histoire et conception des caravanes d'aquarellistes et autres roulottes à l'usage des peintres de plein air » (énorme, non?) ou de songer à mon avenir, mes miches et mes points de retraite, hélas, j'ai perdu la foi en cours de route et ne songe plus qu'à vivre sur le motif, moi aussi.

Puisque tout est truqué... Puisque tout n'est que commentaires... Puisque les pôles sont en train de fondre, que les banquiers sont enfin indemnisés, que les paysans se pendent dans leurs granges et qu'on descelle les bancs publics pour empêcher les clodos de s'y asseoir... Franchement? Qu'est-ce que je vais aller m'embêter à poser mes collets dans un monde pareil, hein?

Pour l'oublier, je marche dans la petite combine de mon beauf et de Larry Page : je mens du matin au soir et je danse du soir au matin.

Enfin... je dansais. Maintenant je me serre la ceinture et je zone au clair de lune en attendant un garçon qui ne sait même pas que je l'attends.

C'est vraiment n'importe quoi.

Faut-il que je sois ~~paumée~~, ~~en manque~~, tendre
pour en être arrivée là.

4.

Pauline et Julie D., les deux filles avec lesquelles je partage un 110 m² rue Damrémont, sont sœurs jumelles. L'une travaille dans la banque et l'autre, dans les assurances. Rock'n'roll attitude. Nous n'avons rien en commun et c'est justement là le secret de notre harmonieuse cohabitation : je suis chez moi quand elles n'y sont pas et quand elles rentrent chez elles, je n'y suis plus.

Elles tiennent les comptes et je réceptionne leurs paquets (conneries PayPal), je rapporte les croissants et elles descendent les poubelles.

C'est formidable.

Je les trouve un peu nunuches, mais je suis bien contente d'avoir été retenue à leur casting. Elles avaient organisé une série d'auditions du style *À la recherche de la nouvelle coloc presque parfaite* (mon Dieu...) (grandiose...) (encore un épisode inoubliable de ma folle jeunesse...) et j'étais l'Élue. Même si je n'ai jamais vraiment compris pourquoi. À l'époque, j'étais planton, que dis-je,

planton, agent ! agent de surveillance ! au musée Marmottan et je crois que l'influence du père Monet avait joué en ma faveur : une jeune fille propre sur elle et qui passait autant de temps au milieu des *Nymphéas* était forcément honnête.

Bref, un peu nunuches, disais-je.

Paris n'est qu'un passage obligé sur leurs CV. Elles ne s'y plaisent guère et rêvent de retourner vivre à Roubaix où sont restés leur papa, leur maman et leur gros chat Papouille et où elles se replient le plus souvent possible.

Je profite donc de ma bonne fortune (un super appart pour moi seule chaque week-end et leur stock de lingettes microfibres bien pliées sous l'évier pour nettoyer le vomi de tous mes amis) avant qu'elles se décident à rentrer au pays pour de bon.

Disons que je profitais. Maintenant, je... je ne sais plus. Je crois que je commence à avoir du mal à les supporter... (Elles enfilent des chaussons-ballerines Isotoner en rentrant et écoutent Chante France à l'heure du petit déjeuner, quelquefois, c'est dur) pourtant le problème vient de moi, j'en suis bien consciente. Elles, elles sont toujours aussi discrètes et veillent à baisser le son quand je me perds dans leurs vapeurs de Ricoré. Je n'ai rien à leur reprocher.